

je pus, sans la déranger, prendre sa main, elle était brûlante, et le pouls me paraissait saccadé et mauvais.

Le médecin ne tarda pas à arriver ; il attacha son cheval à un arbre voisin de la maisonnette, et entra avec précaution. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une haute taille, aux traits réguliers et distingués, à l'aspect bienveillant et doux.

Nous nous saluâmes avec déférence. Il vit que j'étais l'ami de ces braves gens; le prenant à part, je lui dis qui j'étais, et lui expliquai en peu de mots l'intérêt que je leur portais et les phases extraordinaires qui avaient dû amener l'état de la jeune malade.

« Je comprends, me dit-il, qu'il y a là quelque commotion nerveuse, quelque vive blessure de cœur. D'après vos explications, je vais diriger mes efforts d'une manière plus sûre. Cette pauvre petite est mal assurément, mais nous la sauverons; vous nous aiderez, Monsieur, et il faut que vous nous consacriez encore un jour ou deux ; j'ai besoin de votre concours. »

Il examina attentivement Jeannette, prescrivit des médicaments qu'il apportait lui-même, suivant l'usage des médecins de campagne, usage excellent, qui épargne aux paysans le voyage, souvent long et coûteux, à une ville éloignée.

« Monsieur Richemont, à demain, dit-il avec un sourire affectueux; tâchez, d'ici là, que la malade vous voie et vous reconnaisse. Logez-vous comme vous pourrez. »

Je serrai cordialement la main du bon docteur, chez qui j'avais apprécié immédiatement un homme d'une haute valeur; non un médecin ordinaire de village, mais un vrai philosophe, un savant profond, qu'un mélange de philanthropie et de misanthropie avait dû fixer dans ces cantons sauvages.